Dans la poursuite de l'article 6, j'aimerais reprendre sa terminaison, conçue entre autres à partir de la volonté de puissance de Nietzsche, mais pas que, et décrivant une volonté se voulant volonté d'elle-même, c'est-à-dire une puissance se satisfaisant, non de la puissance qu'elle est à cet instant sans cesse renouvelé où elle la constate, mais à son seul accroissement.

À mon humble avis, cette même puissance ne présente pas un développement aussi dépourvu de finalité. Comme je l'ai déjà sous-entendu, notre entendement est le fruit d'une double scission : la première concerne cette distance prise par nous avec ce qui est, la seconde se constitue en nous, positionnant d'un bord ce même entendement, de l'autre notre sensibilité — ou, décrit autrement, d'un bord un état désireux de se faire plus réel et de l'autre un état se calant à ce que notre corps est susceptible de véhiculer en nous, cet état-là ne se référant qu'à ce que notre ressenti s'avère en capacité de lui communiquer.

Ainsi, cette puissance générée par nous n'est pas aussi aveugle qu'il paraît à certains ; déjà sur un plan pratique, ces gains qui la caractérisent permettent à des millions d'entre nous de vivre bien mieux que

leurs aïeux, à ce point qu'il ne saurait à ce propos y avoir comparaison.

Mais surtout, cet élan nous motivant à partir de lui-même à le faire sans cesse plus conséquent détient une motivation de départ, se logeant quelque part dans notre inconscient et tellement intégrée que certains, paradoxalement, doutent de son authenticité.

Comme je l'ai à de maintes reprises sous-entendu, nous avons été écartés de ce réel en lice sur cette terre ; nos manières ne sont pas ou plus les siennes, et nous n'avons de cesse de vouloir rétablir ce tir-là, d'une façon très humaine, voire trop humaine, consistant non pas à se faire aussi réel que ce que le réel est, mais plus réel qu'il ne peut l'être.

Seulement, cet objectif non intellectualisé, au-delà de ne plus être reconnu pour ce qu'il est, n'a jamais été défini. Dit autrement, comment considérer, pour avoir dépassé le réel, que nous sommes alors suffisamment plus réels qu'il ne l'est ? Cette évolution, par définition improbable, ne peut correspondre qu'à une graduation se reconnaissant pour être établie, paradoxalement, au fil d'une surenchère ininterrompue.

Qu'on se le dise : le réel décide, sans le décider pour autant, de ce qui est aussi vrai que lui, au point de laisser entrevoir une adéquation parfaite, synonyme à ce propos d'un équilibre de même genre. Aussi, pour ne pas pouvoir rétablir à partir de nous cet état nous faisant vrai tel que le réel nous le permet, sans marquer de pause, encore et encore nous prenons les devants.

Ainsi, ce n'est pas tant que nous ne possédons pas un objectif défini très exactement ; nous n'avançons pas, décrit autrement, pour avancer, pour être dépourvus de destination précise ; à l'inverse, en nous, un objectif précis nous influence de façon absolue, et si, dans le même temps, pour céder à son attraction, nous donnons l'impression que nous ne savons pas où nous allons, c'est avant tout que ce même objectif, par définition, est inatteignable.

Nous sommes entraînés par une obligation terrible, celle de ne pas pouvoir réprimer cet objectif en nous, si peu visible en l'occurrence comme volonté et pour cause : pour incarner à notre égard notre volonté propre, il nous est impossible de contenir ce qu'il suppose en nous, et, à la fois, il ne nous semble pas possible de parvenir à l'honorer.

D'ailleurs, comment le pourrions-nous ? Le réel ne saurait être un état qu'on rattrape lorsqu'il vous a distancé ; quant à le dépasser, à se faire plus réel que ce qu'il est, je vous laisse à nos débordements, qui vous répondront à ce sujet mieux que je ne saurais y réussir.